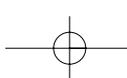


images © L.L. De Mars
maquette Charles Topiaux

textes © L.L. De Mars
Raphaël Edelman
Jean-François Savang

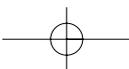
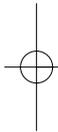
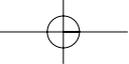


De l'humour libéral ou l'invention de l'idiot moderne



actes du colloque
présenté au
Site Expérimental des
Pratiques Artistiques
du 22 Janvier au 5 Février
sous la direction
de L.L. De Mars

L.L. De MARS
Raphaël EDELMAN
Jean-François SAVANG





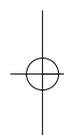
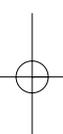
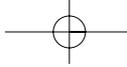
Le colloque *De l'humour libéral ou l'invention de l'idiot moderne* s'est déroulé en trois sessions, les 22 janvier, 29 janvier, et 5 février 2000, dans le cadre du collectif d'arts plastiques "rotatives", au Site Expérimental des Pratiques Artistiques, à Rennes.

Il naquit de la décision de L.L. De Mars de soumettre à quelques plasticiens et essayistes un texte liminaire à l'ouverture d'une nouvelle piste de réflexion anthropologique, sous la forme d'un modèle théorique associé à un champ d'observation inhabituel de l'histoire contemporaine.

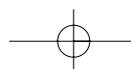
L'intégralité des textes et documents — mise en page comprise — sont placés sous le régime du copyleft et de la **License Art Libre**, dont vous trouverez le texte en fin d'ouvrage. Ce qui signifie que le code source complet de l'ouvrage étant fourni sur le CD accompagnant cette publication, tout lecteur est invité à le reproduire, le diffuser, et surtout à l'investir en pénétrant le corps même du texte.

Vous trouverez dans la license les modalités des interventions possibles et une définition de leur cadre légal. Libre à vous d'en imaginer d'autres pour faire en sorte que ce colloque se poursuive dans d'autres lieux, sur d'autres supports.

Les textes sont fournis sur le CD en .rtf, la maquette en .qxd, les images en .bmp. Si vous souhaitez vous les procurer en d'autres formats plus adaptés à votre plateforme, contactez-nous à : lldm@le-terrier.net



De l'humour libéral ou l'invention de l'idiote moderne



De l'humour libéral Ou l'invention de l'idiot moderne

par L.L.De Mars

Pour être libre, il ne suffit pas de ne pas avoir de bourreau : on ne doit pas laisser traîner derrière soi, non plus, de victimes ; et si nous pouvons espérer échapper par miracle à la surveillance des tyrans, nous sommes inaptes à la totale bienveillance. Loin d'être un système de pensée, l'ironie est la contrariété agissant dans l'édification de tout système, grippage entre les roues dentées philosophiques de la validation du sujet par lui-même ; elle est l'indésirable partie sous-jacente à tout système, arête vive du rachis nerveux, rappelant au système que ce qu'il a nommé " hors sujet " n'est que la parole manquée qui lui ouvre l'énoncé, trou d'air par lequel respire l'ironiste en personne.

Jamais disposé à ce parasitage salutaire (dont il se sait sans doute être la première cible bariolée), celui que je nomme idiot moderne ne tire du système de pensée philosophique (dont on doit reconnaître qu'il propose tout de même l'appétit du délire d'être et l'instrument de sa guérison) que la certitude qu'il existe des systèmes ; et comme son univers linguistique est celui des phéromones et de l'économie, il ne peut imaginer que par eux, quels qu'ils soient, passent l'émancipation et la joie : il croit ne pas s'être laissé prendre au jeu en les jugeant tous aliénants (et, paradoxalement, dérisoires). Sans le savoir, il conduit sa joie aux limbes parce que penser sa mort est pour lui le

vice le plus méprisable. Son rire ne sera donc jamais devant elle, mais celui des morts eux-mêmes que l'on croise bavant dans les asiles d'aliénés de la continuité.

Le premier acte de son usurpation tient dans la réjouissance qu'il tirera à détruire, en se nommant lui-même idiot, tout ce qui le désignerait comme un simple imbécile, vouant à la mort les figures littéraires de l'idiot magnifique tout en jouissant de leur prestige : ceux qui ont intérêt à dévaluer les systèmes, les productions de l'esprit qui leur nuisent en les piégeant, les dévaluant, sont toujours ceux-là même qui, par constitution, n'ont pas les moyens de le faire (les moyens de proposer des systèmes ou des productions de l'esprit supérieurs, dévaluant les premiers).

Leur méthode, c'est une observation assez banale, consiste en la multiplication des figures du dépassement sous une forme amoindrie mais qui en garde les propriétés de reconnaissabilité les plus immédiates - suffisantes - pour que chacun, s'en sentant désormais le propriétaire, puisse s'en sentir aussi le critique. C'est en ce sens, jusque dans la dévaluation de l'idiot magnifique en figure revancharde contre l'esprit, qu'opère l'idiot moderne... Il fera de même pour la philosophie cynique ou pour toute œuvre d'art. Déproduire en surproduisant l'inoffensivité, habiller le singe offensif de grelots pour le faire danser au son de l'harmonium, précéder le musée de cire des tortures.

C'est en ceci qu'il faut admettre l'humour libéral —l'idiotie moderne— comme une figure exemplaire du négationnisme. J'aimerais en effet



montrer que le négationnisme est moins soucieux des visées, des objets, que des méthodes ; il est moins une branche frauduleuse qui se pare des attributs de l'autorité (la scientificité dans le cadre historique) pour parvenir à des fins démonstratives perverses, qu'une méthode générale qui vise plus dans ce travestissement à décrédibiliser les outils critiques qu'à contrarier les postulats, les découvertes, auxquels ils aboutissent.



Dans le cadre du négationnisme historique, il s'agira d'un travail de caricature de l'historien par son déshabillage, en réduisant à quelques formules son savoir, la singularité qu'il met au service de ce savoir, ses méthodes, et en plaçant la raison sur le même plan que les différents occultismes qu'elle débusque : au nom du doute que la raison impose devant tout objet d'étude tant que rien ne vient l'éclairer, le négationniste prétend se faire plus juste et plus rigoureux encore en assujettissant la raison à l'ombre, elle-même. C'est un occultisme, qui consiste à tenir la raison dans la même méfiance que l'ensemble des superstitions qu'elle ruine. Dans ce mouvement de refus têtue et infantile devant le réel — et plus encore devant toute possible vérité — l'idiot moderne va toujours préférer écarter du champ de ses dispositions ce dont ses choix raisonnés pourraient être vraiment féconds, préférant le faux génie des images et des fatalités indicibles ; ainsi, l'amateur de fariboles ne s'étonnera pas de la médiocre qualité des récits de ceux qui y souscrivent, de la quasi nullité de la caricature théorique qui les soutient, là où il cherchera dans le plus flou des horizons

8

un point susceptible d'obscurcir le discours de la raison ; il voudra surtout ignorer que les récits de la raison contredisant ses amours affligeants sont non seulement légion, mais aussi producteurs de toutes les merveilles d'un siècle qui est le sien mais qui, en vérité, le terrorise.

Le but visé sera moins de mettre en péril les certitudes historiques (ce qui est toujours sain) que de dévaluer l'histoire dans sa fonction critique.

L'extrême perversité d'une telle opération tient dans l'étrange parcours du négationniste qui, un instant, devra effectivement se présenter comme historien et feindre d'en respecter la culture, les enjeux, les mobiles, pour jouir de la scientificité de l'histoire au travail, de l'attention qu'elle mérite, et qui, rapidement, plongera l'histoire dans la brume dont il veut couvrir toute activité humaine, niant brutalement l'effectivité dont il se prévalait... Il vise la parfaite équivalence des textes, voulant toujours ignorer ou nier le travail déjà accompli, pour retrouver avec délice le miroir de l'inquiétude irrationnelle et la lecture occulte de l'histoire. Cette équivalence est le seul lieu de son égalitarisme : c'est avec elle qu'il se sent populaire et démocrate.

Observer l'idiot moderne au travail, c'est surprendre un méthodique déshabillage du signe, qu'il s'agisse pour lui d'approuver, enfler encore l'idiothèque, ou de conspuer, son entreprise étant toujours horizontale (la synchronie); et quand son mépris garderait dans la gelée du siècle un peu de la honte à haïr du siècle précédent (réticence à toute résistance), il trafique la nature du brevet : dans la même phrase, il exprimera l'inutilité du

De l'humour libéral ou l'invention de l'idiot moderne

prototype en le traitant comme une contrefaçon, ne disant, par exemple, sa haine de l'intellectuel qu'en le faisant précéder de pseudo. Renversante et sinistre opération de change de l'histoire, le cynisme moderne ne falsifie plus la monnaie, il égalise le monde dans une authentique culture de mort pour laquelle le faux se retrouve frappé aux deux facettes du jugement.

Cet équilibre définitif, il l'obtiendra par le renversement de toute possibilité de renversement. Sa loi et l'établissement de ses règles sont le réseau de fibrine, la coagulation. Les hautes figures de l'esprit y sont assujetties à sa vision clinique de l'unité, la souffrance et les plaies aux Larousse médicaux. Il est guéri de tout. De celui que j'appelle l'idiot moderne (l'homme du second degré), nous pouvons constater que la singularité doit toujours trouver pour lui sa confirmation groupale : l'individuation, ce qui se croit en être la marque par la parodie du multiple et du reproductible, s'organise comme un inventaire continu, et collectif, de formes du rejet dont le système incriminé a déjà produit la critique en n'offrant plus aucune forme à l'entendement commun autre que l'efficacité de ses structures, et la statufication d'une collectivité fondée sur la solitude du sujet (c'est, cyniquement, cette solitude imposée qu'elle évoque en terme de respect de l'individualité) ; et c'est bien la forme de diffusion, de ressassement infini et, surtout, le système de production que l'idiot moderne épouse pour stigmatiser un système dont il se refuse à imaginer d'autres causes que celles qu'il lui propose déjà. C'est ainsi qu'il n'agira jamais hors-lieu, tenant pour certain

que les vertus de l'expérience sont le seul gage d'un vrai travail d'acculturation : il tiendra dur comme fer à cette vérification parce qu'il vénère ce qu'il pense être la nature (il hait Sade, le plus brillant pourfendeur de la naturalité, parce qu'il voit vaciller dans Justine sa grande confusion entre le naturel, le vrai et la réalité, parce que toute idée d'artificialité de la société des hommes le reconduit immédiatement à la responsabilité). L'idiot moderne a toujours cent trains de retard, parce qu'il ne prend jamais le train de l'histoire qu'il tient, comme tout ce qui est humain, pour inhumain. Il nie toute information si elle est le produit d'un commentaire distancié parce qu'il lui faut à tout moment pouvoir se dire qu'il y était ; c'est le degré zéro de l'analyse, celui qui coupe la parole au géographe qui ne voyage pas, au critique qui n'aura pas avalé jusqu'à la nausée les objets qu'il juge. Il espère ainsi s'extraire de tout jugement (de toute responsabilité). Son credo est " le travail se fait à l'intérieur du système qu'on observe " ; on peut imaginer avec horreur ce que serait, par exemple, l'histoire de la Shoah avec de telles certitudes... C'est ainsi que l'idiot moderne ne s'autorise une critique de la télévision que sur un plateau de tournage.

L'idiot moderne croit être victorieux en décelant une bêtise tendue par des producteurs déguisés en consommateurs, ou en critiques dont l'acide ne brûle que les narines bienveillamment ouvertes à la stupéfaction



soft, ce qui leur permet d'être tout à leur affaire...

Au cours de cérémonies de l'ennui triomphant, dévoyant jusqu'au sens du mot fête (encore trop empreint, on s'en doute, du sacré), s'organise la transsubstantiation au second degré, théorie qui s'ignore des morts communicantes, consommation du verbe consommer (et c'est bien le seul écart magique autorisé), vérification d'un dispositif qui n'a pourtant plus rien à prouver : Le dégraissage progressif de l'acte critique consiste en une



vertigineuse plongée dans la métonymie absolue, passant par l'assimilation des étapes successives du discours à cette consommation, qui est la constitution même de l'autel, du chant, du temple et des instruments d'une haine de la passion. Oeil introspectif se voyant voir, rétine collée au cristallin. Mais à force de jeux de miroir en vis-à-vis, la critique pourrait bien retomber sur les épaules de l'idiot moderne, refléter la grimace ridicule de sa condition, ce qu'il repoussera dans l'expression collective nostalgique d'un ridicule plus lointain ; entre deux publicités, il trouvera la réclame naïve et la propagande énorme, car c'est l'attendrissement faisant passer d'un de ces mots à l'autre qui est l'essence de sa critique de l'Histoire. L'idiot moderne ne pouvant ignorer la faiblesse de son jugement en écartera tout objet qui, crument, la désignerait ; il feindra alors la lassitude, évoquera des tomberaux d'analyses jugées d'autant plus vaines qu'il s'en épargnera toujours la consultation, et reviendra vite aux seules investigations possibles pour lui, celles qui reconduisent à sa retraite, les

décombres de ses prédécesseurs : si l'idiot moderne vise principalement le kitsch des aînés, c'est avec la mansuétude d'un médiocre écrivain attendri par ses créatures dont il prétend qu'elles lui ont échappé ; il ne stigmatise la décomposition de ce qu'il fut dix ans auparavant que pour la réactiver, la revitaliser, ceci parce qu'il n'y a pour lui aucun lieu pour la décomposition : il est dans la non-mort, le cycle narcissique ininterrompu. Les modèles populaires des années 70 pour l'idiot moderne des années 80 ne doivent donc en aucun cas disparaître (il doivent être maintenus sur le fil continu de ce cycle de l'énoncé) pour ce qu'ils furent édifés par l'idiotie moderne elle-même.

Peu à peu, sa critique de l'Histoire se dissout dans le rétrécissement de plus en plus saccadé des battements du temps, et ce ne sont même plus les médias perdus, les génériques des médias perdus de l'enfance qui font tourner cette horloge de goinfrerie, mais les génériques du moment : l'idiot moderne est désormais nostalgique du présent.

L'idiot moderne est toujours anachronique : il méprise les vessies et les lanternes dans un monde où vessies et lanternes sont depuis longtemps au musée (il croit que la faculté de juger lui est offerte par un pouvoir dont la ruine de cette faculté - et lui-même - est l'instrumentation : c'est par le biais même de sa péroration que ce pouvoir trouvera la forme à donner pour répondre à son attente et fournir à son sens du jugement un os à ronger). Il croit toujours juger une télévision qui le triture lui, l'évalue, mesure sa vanité à ses erreurs de jugement. Médailles et blâmes, pour ces deux entités complices, ont un sens exactement opposé, mais

De l'humour libéral ou l'invention de l'idiot moderne

peu importe, l'idiot moderne n'est pas dupe, on ne la lui fait pas (rien n'est à faire là où tout est fait), il se pense ironique.

L'idiot moderne est dans le jetable, pour avoir déjà jeté la simple possibilité de choisir la forme la plus personnelle de son aliénation (choix qui serait, ma foi, une assez juste définition de la liberté) ; il se prétend désabusé là où il ne fonctionne qu'à l'économie. Et, pour éprouver l'état de second degré, il se met systématiquement dans la situation de goûter l'objet de son dégoût, ce qui l'oblige à une parfaite perméabilité de ces deux tensions opposées, qu'il exprime par deux modes : la simulation entendue comme rejet dans un échange groupal théâtralisé (vision collective d'un navet cinématographique, chant en chœur de génériques télévisés etc.), ou une parodie du sujet esthétique, qui, au passage, engage un rejet de la fonction esthétique par le déplacement de la méthode hors-cadre... déplacement sur un objet de troisième ordre d'un travail de l'esprit que l'idiot moderne singe avec à peine moins de finesse qu'une brute imite un pédéraste : mais ceci aussi est de l'ordre du retour sur acte, singerie de la singerie au nom du second degré qu'autoriserait une réelle possession de la culture pour faire jouer l'effet de la mort. Théoriser la musique pop ou le clip doit rendre progressivement vivace l'inavouable — momentanément — désir de rallumer les bûchers de bibliothèques attendus et chantés dans la petite musique générale, en rendant insignifiants livres, liesses et bûchers. Les objets de rire que s'autorise l'humoriste libéral sont de l'ordre de la déjection, a fortiori parce que ce qui est chié n'est pas tant le produit de ses

dénégations (c'est toujours du ready-trash, du rebus de culture), que ce qui pourrait conduire à les trouver négligeables : sa haine est plus directement tournée vers la prospective, l'invention, l'histoire, l'esprit, la raison et, paradoxalement, la rhétorique. Le plus gros de son activité consiste à singer l'amour de ce qu'il pense être frappé au

coin du méprisable, du générique télévisé au football, de la musique pop aux spots publicitaires : c'est son moyen d'imprimer la dénégation, par la parodie d'une attention qu'il croit

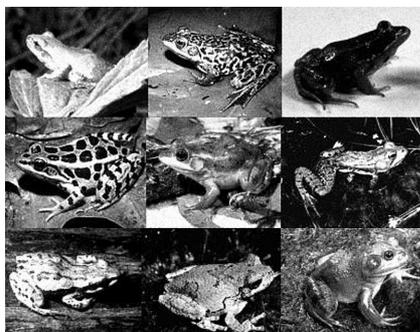


exister en dehors de sa sphère. Sa seule activité prospective consistera en la recherche d'objets momentanément oubliés par ses séances de spiritisme social, l'enjeu de la course est, évidemment, l'abandon le plus total, et le prix à payer est que le sujet y soit intégré. L'autre enjeu est d'y aliéner les conditions du rire communautaire, de la constitution groupale. Ce qui finira par constituer la communauté des idiots modernes autour de l'absence totale de générosité, ce qui s'y échange ne valant que par le moins qu'il propose.

L'ironiste s'écartait de l'entendement commun en inversant les pôles d'adhésion de la sociabilité, en dévaluant l'autorité de ses systèmes dans tout ce qu'elle voulait masquer. L'idiot moderne ne s'en prend qu'au sur-visible, et se sentira audacieux s'il a compris, par exemple, que la publicité essaye de lui vendre quelque chose. L'ironiste piégeait, dès ses prémisses, la tentation pour les écoles de pensée de sa sphère politique de tout ce qui aurait pu le

Actes du colloque, SE.P.A - Rennes, janvier 2000

réduire en réduisant l'étendue de son rire. Mais si Diogène pluma un jour un poulet pour lancer aux tâtonnements de Platon un homme à la hauteur des faibles tentations de classifications de ce dernier, il encourageait par la même l'anthropologie balbutiante à un peu plus de sérieux, de méthode.



La violence de ses jeux de grossissement renvoyait à l'emphase des dogmes empressés, et sa désillusion - à supposer d'ailleurs qu'elle existât - ne touchait que les moments de flottements de sa propre invention. Sa cible était la raison parce qu'elle était son moyen.

L'idiot moderne préfère imaginer une autre ambition aux objets de son dégoût, pour s'exclure de la souillure dont pourtant il est le producteur principal, imputer au ready-trash une autre ambition que l'ordure auto-contemplative est le seul moyen qu'il ait trouvé pour donner au jetable la pensée elle-même, en tant que pèserait sur elle un soupçon de ratage éternel, celui de la résolution du sens de la collectivité, renvoyant la pensée à l'utile pour l'écraser au nom de l'inefficacité ; quand la société ne satisfait plus son appétit de déjection, il se fait alors fabriquer de ready-trash, filmant dès le départ le " B " de la série. Tout chez lui est dans le signal, exclusivement le signal : le signe lui fait horreur parce que sa vanité et sa productivité s'y abîmeraient. Sa cible est la raison parce qu'elle l'encombre et lui nuit ; or, je le répète, il n'y a pas plus linéaire - et donc pas plus gourmand d'efficacité et d'immédiateté (cette courtesse est l'indice principal de son libéralisme) - que l'idiot moderne chez qui le sujet semble avoir congédié ses

principales hypostases ; sujet poétique, sujet politique, sujet téléologique. L'homme du second degré est le temps qui passe.

L'idiot moderne veut l'humour sans le danger : ni le péril de l'objet, ni le désespoir du sujet. Cependant il ne doit pas s'écarter - pour ne courir aucun risque - d'une hiérarchie fantasmée qu'il valide (le second degré est l'humour de la hiérarchie) : c'est à l'identique des structures du mépris entre les classes qui ruinent toute perméabilité entre elles, qui en répètent à l'infini les cloisons : démonstration ontologique de l'épaisseur - donc de la prétendue légitimité - de ces cloisons, il en est aussi la fin, l'échappée de tout espoir de les abattre, ce qui était le but premier de l'ironiste. L'idiot moderne est le lieu de passage le plus inavoué de la lutte des classes ; mais elle stagne dans les limbes de la fatalité naturelle.

Le sujet n'est plus ombrageux et introspectif, il est méprisant, sans faille, sans miroir, puisque sa doctrine n'a pas d'œil pour elle-même mais se dit exploratrice : visite éternelle au zoo dont l'idiot moderne se croit toujours le gardien.

L'ironiste était en quelque sorte le philosophe des philosophies, l'idiot moderne en est la caricature ricanante, revenue de toute philosophie pour n'en avoir visitée aucune ; la foi dans le cloisonnage lui épargne les frais de voyage, d'où l'exploration (surfing).

À vrai dire, il ne contemple que l'ombre de sa classe qu'il croit voir, lui source de lumière, couvrir toutes les autres.

La seule forme de l'art qu'il puisse goûter (l'idiot moderne est toujours un

De l'humour libéral ou l'invention de l'idiot moderne

bourgeois) est celle du commentaire réifié qui se présente comme œuvre d'art lui-même ; la terreur devant les grands transports de l'âme, ou plus exactement la certitude superstitieuse et inculte que ces transports sont déclassés, patrimoniaux ou archaïques, le pousse vers ces pâles figures de l'extinction qui encombrant les galeries d'art : vague ensemble de variations sur la fabrication des œuvres dont le génie se résume au clin d'œil ou à la bourrade dans les côtes, c'est avec des peintres émerveillés d'avoir montré que la peinture est de la peinture qu'il se dispute l'oraison funèbre de la création artistique et intellectuelle.

Ce qui nous ramène, non pas à une manipulation réussie du formalisme et des nouvelles implications de l'œuvre dans sa théâtralisation, mais à l'étrange boulimie des formes de l'idiot moderne pour l'amorphe ; toute opacité est une opportunité. Il n'instrumentalise pas, il ignore jusqu'à l'idée d'outillage, n'ayant, en rien, à faire. Les non-formes critiques de l'art conceptuel, par exemple, lui ont apporté un lieu de productivisme de l'amorphe qui s'impatronise " forme " dans un éclat de rire demeuré, où la simple simulation (ce que j'appelle " la dernière pelure de l'oignon ") trouve dans la réserve critique de l'art conceptuel une parure pour son amour du vide. Peau retournée du dedans dehors... Opération critique signifie pour lui absorption systématique des formes de la critique et évacuation de son sens comme de sa nécessité, par l'acte primitif de la manducation associée à l'assimilation : l'idiot moderne mange de la puissance, à ceci près que cette opération exige chez ce faux nègre le mépris de l'entité absorbée. C'est cela même qu'il nomme

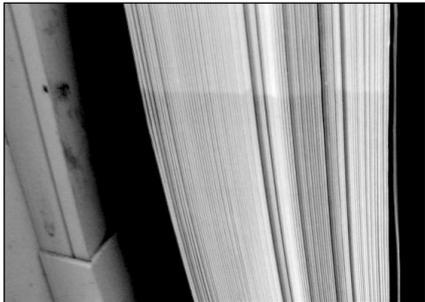
dérision. Voilà qui rend toujours plus insaisissable la langue de l'idiot moderne, constituée de tout ce qu'elle a nié, prolepse de l'éternel retour anal à la bouche, et qui s'abîmera tôt ou tard dans l'horreur de l'indistinct.

Tout dans le flash et la connivence, il ne quitte jamais le salon des arts ménagers l'humour comme l'art n'y sont que le champ interminable de démonstrations d'aspirateurs ou de réunions Tupperware où l'on se félicite de l'usage comme du mode d'emploi. La négativité (dont il ne connaît que les aphorismes de trente-sixième main) n'est jamais pour lui l'exercice de la raison devant la mort, mais un délicieux fauteuil d'oubli, Dieu est mort, l'Art est mort, ou encore Heidegger était un nazi, voilà son valium quotidien (ce qu'il cherche étant l'engourdissement dans l'ordre des choses, et surtout pas le manifeste), idéalement présenté en pilules compartimentées et sécables, et il ne tardera pas à collectionner les svastikas comme idéalement kitsch (ce qui, sans qu'il en sache rien, le reconduirait à un peu de raison et d'histoire).

Avec l'allègement maximum du signe associé à l'inflation de sa production, s'engage la disparition de toute possibilité critique, l'idiot moderne broyant la distinction dans la performance, car il s'agit de renforcer le sentiment d'inoffensivité - d'équivalence - totale du signe dans ce commerce incessant, pour se payer une distance désormais à la portée de toutes les bourses ; faire la peau de la distance.



Et l'abolissement de la distance en tant que moyen critique affole guerrièrement l'esprit, la font passer de la révélation, de la générosité risquant toujours la faillite, au trafic mafieux, souriante criminalité libérale. L'inflation du signe suit la multiplication hallucinée des échanges virtuels pour toujours aussi peu de crédit réel, et si les capitaux de pure spéculation sont de quarante à soixante fois supérieurs aux valeurs réellement disponibles, c'est l'aventure libérale que l'idiot moderne propose à l'esprit, dans l'égale disproportion entre l'excès d'échanges des signes fiduciaires ou morts et ce qui est dit.



Mais qui s'intéresse aujourd'hui au crédit ? Que le libéralisme soit un archaïsme, ce n'est pas tant le dix-neuviémisme social associé à l'abstinence philosophique des Etats-Unis qui nous le démontre que la plongée dans un étonnant brouillard de civilisation toujours tenue autour du sacrifice ; ce qu'elle sacrifie, ce que l'idiot moderne sacrifie par elle, l'est sur l'autel de la substitution du signe comme valeur absolue à celle du sens (c'est pour la moderne idiotie le principe de la communication) : volant aux Dieux l'or pour leur prêter des signes brillants, il consomme un étrange potlatch qui ne coûte rien (mais qui le détruira pourtant), comme une perpétuation de l'ennui absolu saisie entre la répétition absconse du mouvement sacrificiel et le crachat sur un Dieu auquel on croit si peu qu'on pense pouvoir le duper. L'abus fait de ce monde pour lequel, pourtant, nous devrions payer le plus cher élèverait

l'offrande au débit éternel, devrait être au moins au niveau de l'abus d'Auschwitz, l'abus de l'humanité, c'est à dire exactement l'impensé absolu pour l'idiot moderne qui a choisi la continuité, comme si Auschwitz n'était qu'un petit accroc dans la trame du temps. Le fatalisme kitsch reconduit l'histoire à sa fin bien plus certainement que le négationisme historique. L'idiot moderne ne répondra jamais, je l'ai dit, à la mort ; il oubliera la possibilité de se repenser comme homme (la perte de son humanité n'entre pas dans ses valeurs d'échange) héritier du plus incalculable des abus, la terre ferme de son édifice est Terra Incognita, quand il ne la nomme pas lui-même Tabula Rasa. Son économie, pourtant, commence à s'affoler à cet endroit précis du monde.

Mais celui qui n'a pas été à même, jusqu'à maintenant, d'en penser l'énormité, n'apprendra ici plus rien de ma part, et moins encore des signes flottants dont il se gave. Une phrase le lave de mille livres, l'oubli (ou, plus exactement, l'absence de mémoire) est son impératif catégorique. Un Rédempteur viendrait maintenant trop tard constater l'évaporation du mot "faute". Car l'idiot moderne a encore quelques larmes dont les principes de son économie même tissent le mouchoir de l'anodin, Liste Schindler, Évadés de Sobibor, La vie est belle, et, toujours, l'interminable remplacement de tout mouvement par le plan arrêté du signe éteint.

Tout est conçu, disais-je, dans le flash : un accident aurait selon lui conduit au pire, un autre aux aventures du goût, il était urgent de déduire que

De l'humour libéral ou l'invention de l'idiot moderne

l'intelligence est, elle-même, accidentelle.

En effet, l'accoutumance aux formes les plus abjectes du renoncement intellectuel - à quoi bon mourir quand on a tout tué? - au profit de la vitesse des échanges (pas de nouveautés dans le nouveau, l'internet offre le monde au monde, c'est-à-dire rien, etc.) est le pur produit d'une intelligence perçue comme pathologie parce que coûteuse, et nuisiblement sans rentabilité immédiate. L'ultra vitesse de l'échange kitsch est l'exemple d'une communication réussie, c'est-à-dire criminelle (mais nous avons vu ce qui résume son espace sacrificiel) : l'assimilation du langage à la communication est la donnée élémentaire de la kitschification des idées, elle est le lieu même de leur transformation en objets. La conséquence la plus immédiate du kitsch présenté comme pénétrant la sphère du goût par le second degré, c'est que dans l'économie du désir, de la joie, et de l'esprit dont il doit témoigner, les idées aient été chassées de l'échange au profit des objets ; l'esprit n'est plus un luxe avouable, l'intellection a tout intérêt à être chassé de l'Eden, elle doit désormais avancer masquée derrière le terrorisme ; elle n'est plus valorisante, n'est plus l'aventure méritoire ET gratuite, mais la honte de l'objet. Ce que proposent les objets de la collection et de la pensée réifiante kitsch, c'est une satisfaction immédiate quand le goût les rendrait encombrants, et la possession kitsch ne doit plus être tributaire d'un choix mais d'une certaine disposition. Surtout, elle doit offrir une rentabilité sans distance pour la satisfaction, qui donne à l'adhésion ou au rejet la même valeur d'inaction, la même inertie. Le

kitsch, qui pour se prolonger dans l'inflation des objets performatifs devait déjà avoir congelé le discours, a désormais contaminé cette langue qui lui était étrangère - parce qu'hostile et impuissante ; ceci à partir du moment où l'esprit, quand il est soumis à la même disponibilité d'échange accession instantanée et jetabilité, est immédiatement kitschifié.

L'idée est devenue objet, dans un espace de transactions à sommes nulles, où l'on assassine en douceur tout autour de la table de jeu. Certains se demandent encore si le kitsch est futile ou, au contraire, lourd d'une absence de sens ... La mécanique kitsch ne laisse aucun doute planer: loin de se savoir insensée, c'est elle qui terrorise la pensée par la futilité curative et engage les causes les plus désastreuses. Le Front national est, par exemple, en ce sens qu'elle est l'idéale réponse kitsch, celle du soulagement économique du discours ; les coupables sont ceux qui, surdimensionnant le réseaux des réalismes politiques dans le cadre même de l'irréalisme absolu télévisuel pour jouer aux grandes personnes dans la patageoire infantilissante des campagnes, ont inventé le double jeu de la spoliation du plaisir de dire, et du mensonge éhonté sur leur prétendue propre richesse, son mérite ; c'est entre ces deux pôles de la survisibilité que naquit aussi la détraction, l'opposition politique, kitsch. Le plus étonnant reste que la naissance et la pérennité du Front



national sont assurées principalement par la prétention à être le seul hors champ du second degré libéral.

Voici une génération de constatataires, la seule guérison envisageable pour eux serait, hélas, le refuge morbide dans son propre corps, c'est-à-dire choisir l'idéologie solitaire d'une ironie du provisoire, individuelle, contre la pulsation des échanges libéraux unistes et le second degré.



Pour saisir la volonté structurante et terminale de cette organisation (l'extinction définitive des feux), n'omettons pas d'y inclure la complicité du cynique (moderne, bien entendu, en tant qu'il n'est plus que le nom commun de l'immoraliste), le méta-idiot perdu pour la jouissance (donc pour l'humour), qui confond immoralisme et émancipation de la morale, dont le travail consiste à produire l'illusoire pâture de l'illusion —sa solitude adorée est à la fois le plateau des reconstitutions interminables des champs de bataille auxquels il résume un monde qu'il puisse comprendre — tenir— et l'argument fondateur de son orgueil, sa volonté d'impuissance qui veut tout emporter avec sa propre disparition. Le cynique, ou idiot média-fabriqueur, produit de la détestation jetable à seule fin de rendre à jamais invisible l'objet du rire de l'ironiste qui n'était autre que cette média-fabrication.

Ainsi, produisant des objets veules qui simulent toujours une autre veulerie - un support en couche pour la détestation - le cynique encourage la

confusion; faire violence, encore, à l'intelligence, c'est piéger la critique à côté d'elle, dans un réceptacle provisoire, qui garde la production, ses intentions et ses intérêts, intacts.

Quand on n'y croit plus, *quand on n'a plus de taureau sous la main* (Céline), il faut d'urgence créer artificiellement une usine à sous-hommes (médiatique). La propulsion de ces figures virtuelles dans la sphère des constatations fabrique des assassins sans visages qui peuvent se trouver drôles en se pensant de L'AUTRE CÔTÉ ; les conditions idéales sont alors réunies pour la naissance de l'idiot moderne.

L'ironie offrait une perspective critique basée, comme toute autre, sur les enjeux politiques du discours et l'espace paradoxal de l'actualisation du sujet dans le corps social : c'est toujours dans l'imminence du danger, et l'acceptation de son caractère irréductible qu'il serait vain d'essayer de contrarier - que l'ironiste livrait le sujet à son bûcher feignant de viser l'humain en général, là où il précipitait sa propre combustion, parce qu'ici-bas personne n'est foutu d'allumer correctement un feu. La baleine catholique de Huxley (*Le plus sot animal*), les raz-de-marée de merde de Flaubert étaient idéalement surdimensionnés contre les hypostases de la bêtise évidemment, elle, sans échelle. S'ils avaient imaginé qu'un jour la singerie se déclarerait marque ultime d'humanisation...

La peur inspirée par le gouvernement de la sottise guidait les ironistes ; aujourd'hui l'ironie contre l'ironie (la haine des intellectuels) est la mamelle qui nourrit l'idiot moderne. Le vote est crédité, on remonte la tête sur

De l'humour libéral ou l'invention de l'idiot moderne

pivot de Louis XVI, soulagé que l'homme d'Etat soit bien aussi idiot que soi-même : ainsi la catastrophe n'est plus une catastrophe du moins le désastre est-il sans amertume. L'esprit humain - faute d'un nouveau calendrier - peut repartir de zéro.

Le prétendu ironiste moderne - l'homme du second degré - a choisi pour cible, en somme, l'ironiste ancien, donnant ainsi une arme supplémentaire à la sottise dont elle n'avait nul besoin pour être victorieuse ; double coup regrettable, puisque entre les mains de la vanité imbécile, les propriétés de l'ironie se dissolvent avec le danger ; ce poujadisme enfantin (donc immoral) a pris pour cible l'intelligence dont elle se prévaut, en visant une échelle de l'idiotie fantasmée qui règle le départ de l'esprit à l'endroit même où l'ironiste s'arrêtait pour s'essuyer les pieds.

Comment peut-on avoir, comme l'homme du second degré, si peu l'orgueil de ses victimes ? La certitude que, quoi qu'on en dise, le monde vous ressemble, finalement, y aide beaucoup.



*N'importe quel imbécile
peut fermer l'oeil, mais qui sait
ce que l'autruche voit dans le sable?*

S. Beckett



cette première session du colloque
s'est déroulée le 22 Janvier 2000 ;
l'assemblée était principalement
composée de plasticiens, dont la
plupart des intervenants du
collectif "Rotatives".

La séance s'ouvre par une brève présentation, brodée sur une note que L.L.D.M. lit, en la commentant, au public.

[... manquent les premières minutes d'enregistrement] " ...il s'agit, seulement, d'admettre que celui que, depuis Platon, on appelait un homme, a disparu, pour laisser place à un parfait inconnu. C'est peut-être ce dont on parle, quand on parle d'homme, qu'on va essayer de dessiner un peu plus clairement... Peut-être que le modèle platonicien n'existe toujours pas, n'a jamais vu le jour, peut-être qu'il est resté coincé dans la gelée des siècles, arrêté en formation idéale.. enfin, simultanément à un nouveau modèle — l'objet anthropologique — c'est un nouveau site d'observation qu'on va essayer d'imaginer ici, un site duquel on puisse observer un siècle qui se refuse à être pensé, ce qui est normal, hein, puisque c'est celui duquel on prétend sortir en ce moment... C'est, disons, le vingtième siècle, qui commence vaguement au milieu du XIXème et me semble pas prêt d'être fini... À mon avis on va patauger dans le XIXème pendant un bon siècle d'autosatisfaction encore. Voilà... Et encore ceci : ce qui différencie radicalement le modèle platonicien de cet homme que je voudrais voir se dessiner avec vous, et bien c'est le temps, le temps pris pour la connaissance, le temps pour la jouissance intellectuelle, le temps pour penser, tout simplement. Ce temps-là a disparu, et les lieux où il a disparu de façon la plus flagrante, évidemment, on les reconnaît, c'est les lieux d'économie maximum du temps, pour la jouissance de penser, d'organiser la pensée,

que sont les supports médiatiques adulés comme moyens, sans soucis de ce qu'ils médiatisent. Un lieu où le temps a disparu, s'est engouffré, en pleine réplétion, c'est évidemment la télévision : alors est-ce que c'est une coïncidence, est-ce qu'elle a été créée pour répondre à un besoin de ce type, ou bien est-ce qu'elle l'induit déjà comme objet?, je ne sais pas trop... bon tout ceci semble un peu confus pour l'instant, je vais vous lire le texte d'ouverture, et on verra bien ce qui sortira de tout ça. "

Suis la présentation rapide des modalités d'intervention des auditeurs, et la lecture du texte.

La seule intervention au cours de la lecture du texte sera celle-ci (en: [...] c'est avec elle qu'il se sent populaire et démocrate [...] - P.8) :



V.V..JOUFFE: "Justement, cette fin de phrase, "populaire et démocrate", j'aimerais beaucoup que tu reviennes là-dessus, que tu développes le caractère de confusion, je dirais d'usurpation dans l'emploi de ces épithètes, par rapport à ce qui se passe vraiment. "

L.L. De Mars : "Hmm. On retrouve là un tempérament proche, un comportement linguistique propre aux tyrannies de gauche qu'on connaît, le stalinisme notamment, qui consiste à proposer pour modèle la libération de tous en ruinant dans cette totalité l'émancipation du sujet. C'est dire : " tout se vaut " quand on a bien limé les différences visibles, et je ne parle pas d'argent seulement, bien sûr, et que la chose la mieux partagée est la même pauvreté. En fait l'Idiot moderne rejoue avec les signes l'illusion qu'une chose répétée à l'infini, si chacun en dispose, y gagne immédiatement du sens. C'est un refus de la singularité, c'est un refus des différences entre toutes les propositions ; les propositions sont historiques ? et c'est la légèreté post-moderne devant l'histoire..."

C'est un regard qui se base sur la rentabilité des aventures intellectuelles, puisqu'on pense encore en termes économiques d'échec et de réussite, hein, et aussi de globalité du marché... Voulant par là signer la défaite de certaines pensées parce qu'elles n'ont pas eu —et elles n'ont pas à avoir ! — d'efficience



comme valeurs échanges, qu'elles ne se sont pas montrées aussi performantes ou exemplaires que d'autres, alors tout peut bien se valoir, toutes les tentatives, quand on les pense en termes de performances, sont égales dans leur sens. Quand je parlais, je disais bien ce que tout ça a de dévalant pour les idées de démocratie... y est toujours accusé de se faire

l'ennemi de tous celui qui fait valoir sa singularité, comme si la tyrannie venait de lui, d'une seule personne ; au contraire, une des seules choses à faire valoir comme bénéfique pour tous, c'est la possibilité d'être seul, et même physiquement seul... La haine de la solitude, le soupçon de pathologie qui pèse sur celui qui veut la paix, ça en dit beaucoup sur le rapport hégémonique de l'Idiot moderne avec le groupe humain, la société... comme le stalinisme, là où ça propose la mort de la tyrannie, on en propose une autre bien plus terrifiante, qui n'a pas de visage propre, qui absorbe chacun comme une de ses parties bienveillantes, c'est la dissolution du sujet dans un super-sujet, qui est le groupe, la nation, que sais-je... d'autres super-sujets font le même travail, d'ailleurs... L'université... J'ai répondu à ta question ? ”

(Reprise et fin de la lecture du texte)

L.L.D.M. : “ oui, tu commences ? ”

Christelle X : “ Il y a un terme qui est récurrent dans l'œuvre de Sade, c'est le terme d'écart ; qui est également envisagé comme une notion... Je me demande si la caractéristique de l'Idiot moderne n'est pas le

refus de cet écart, le refuge d'une esthétique du lisse et de la linéarité... ”

L.L.D.M. : “ Hm, du même ordre que la distance que j'évoque dans le texte, et qui est révoquée ? Sade serait le pire ennemi de l'idiotie moderne, parce que s'il y a un mythe qu'il réduit à néant une bonne fois, c'est celui d'une pérennité de la nature, une persistance de la naturalité de l'homme... Il s'en fait le contradicteur, entre autres choses, parce que c'est sans doute en ayant cessé de voir encore poindre, chez l'individu comme dans le groupe social, le moindre élément naturel, la moindre trace d'animalité, que s'érige la question de la responsabilité, surtout de la responsabilité morale, et... enfin il le fait apparaître en proposant un modèle extrêmement virulent de sa totale contrariété, en fait un modèle parfaitement contraire, hein — un peu comme les Cheyennes contraies des westerns — un modèle contraire bien sûr au modèle monothéiste, mais c'est aussi un modèle très aventureux, surtout quand il rejette l'hymne à la nature parce que, et bien, il soumet celui qui y adhère à la plus extrême solitude. Je crois que ce qui caractérise l'Idiot moderne, celui que porte en lui chacun de nous, il faut le dire tout de même, c'est bien, et tu as raison, le renoncement à tout écart, à cette distance, c'est-à-dire que c'est la terreur d'avoir à affronter son individualité si elle passe par la solitude à un moment donné de sa pensée. Être seul à penser dans son trou... Tu sais, quand je parle de l'aspiration, pas seulement à la normativité, mais à l'efficacité du discours, c'est aussi une aspiration à se voir reconnu par et disons *DANS* ses pairs tout le temps, sans discontinuité. L'idée d'un entendement commun, comme celui d'une naturalité éternelle de l'homme, c'est l'appel de tout idiot moderne en nous pour le repos... mais à chaque fois en ruinant bien sûr l'organe de notre jouissance, la pensée par laquelle on s'émancipe, qui se doit d'affronter l'aventure terrible de la solitude. Risque et responsabilité. Il faut au contraire renoncer à la proximité idéale que ça propose pour

De l'humour libéral ou l'invention de l'Idiot moderne

choisir l'écart. ça répond à ta question ? Tu définirais comment l'écart sadien, toi ? ”

C.X. : “ L'écart, ce sont des effets de déplacements, et ça pourrait être une définition de la pensée aussi, par rapport à un référent, une chose entendue...”

L.L.D.M. : “ Tu fais allusion au renversement systématique des rôles chez Sade ? Les jeunes filles dominatrices qui font leur choix sexuel, enfin, le jeu des contraires... C'est ça ? On est même étonné qu'un homme n'ait pas accouché, chez Sade, tellement il nous a joué l'inversion systématique...”

C.X. : “ C'est plus les parenthèses permanentes dans le texte même...”

L.L.D.M. : “ ...C'est vrai, la digression opère là-aussi sur le mode de la rupture des usages du récit... *Français, encore un effort pour être républicain* est peut-être l'apothéose formelle de la digression chez lui... C'est vrai que chez Sade, comme chez Proust, le temps à prendre pour penser, le risque qu'on s'y perde, et que s'y perde le récit lui-même, voilà qui est à l'opposé de l'économie du texte ou de la pensée libérale. Je ne sais pas d'ailleurs si aujourd'hui, la sécheresse grammaticale quasi imposée des romans, et le retour abusif du sujet écrivant dans lequel se superposent narrateur, héros, commentateur, etc. sous le seul *je*... cette absence encore d'écart de la première personne qui semble parler par la bouche de la légitimité — celui qui cause sait de quoi il cause — cette proximité complètement artificielle, assez racoleuse... et aussi cette prudence stylistique, une quasi pruderie, ces petites choses courtes à la Echenoz, tous ces machins... Oui, c'est peut-être là-aussi la forme inavouée, moins évidente, d'une tendance Idiote moderne... C'est marrant d'ailleurs que les sanctions tranchantes de type Café du Commerce, “Proust interminable”, “on s'y paume”, etc. se soient propagées où on les attendait pas, dans toutes les sphères sociales du discours,

Actes du colloque, SE.P.A - Rennes, janvier 2000

les cercles littéraires... et l'université...”

Olivier THÉBAULT-BARBAS : “ J'ai dû lire et relire ton texte, pour essayer de comprendre quelle était ton intention... Ma question, en forme d'ouverture de débat, c'est : comment définir la notion d'Idiot moderne en respectant l'autre ? En se disant, je ne suis plus idiot ? ”

L.L.D.M. “ Attends, il s'agit d'un objet notionnel, un modèle pour commencer à parler ; ce n'est pas un brûlot désignant des individus en particuliers, un truc comme ça... C'est pratiquement un héros de roman, qui porte en lui plein d'autres choses, d'autres observations ; d'ailleurs la façon peu conventionnelle dont se goupille mon texte emprunte plus aux voies de la fiction qu'à l'essai. C'est ma méthode, je n'affirme pas que c'est la bonne, mais c'est la mienne, celle d'un type qui écrit de la fiction surtout, qui n'est pas essayiste de toute façon. L'Idiot moderne est né comme n'importe quel héros de fiction, de l'observation de quelques faits sociaux, d'attitudes... L'Idiot moderne ne désigne personne hors de nous, présents ici, il s'agit pour nous tous de savoir un peu comment on en est arrivé là, dans cette merde. Ce colloque, c'est la première phase de travail pour esquisser un modèle théorique à partir duquel on pourra bosser. Je l'ai dit tout à l'heure : ce sont nos choix et nos pratiques artistiques, théoriques, conceptuels qui sont en danger, qui dérivent, si l'on s'obstine à observer l'homme selon le modèle platonicien, selon la linéarité historique. ”

suis ce passage lu de notes

“ Je crois que nous ne pouvons plus continuer à imaginer des nouveaux modèles théoriques tout en supposant l'homme animé des mêmes désirs mélioratifs et du même eudémonisme que ceux que la philosophie lui a toujours supposés; il est grand temps que les intellectuels se fourbissent, en sus de



leurs yeux, d'une banale paire d'oreilles pour entendre la rupture absolue qui tranche entre l'idée générale qui est donnée tant du bonheur que de l'avenir et celle que dispensent jusqu'ici nos anthropologies"

il reprend

" Bon... On a toujours travaillé avec un modèle humain dont on disait : *il cherche son*



épanouissement et son bonheur ; est-ce que c'est toujours vrai et, surtout, est-ce que les moyens qu'il se donne pour ça et le but qu'il se donne sont ceux qu'on lui octroyait, ce qu'on imaginait être le goût pour la complexité, l'individuisation vraiment autonome, la recherche du libre-arbitre, etc., la marque de toute émancipation?.. Et bien si tout

ça était devenu complètement faux ? Sur quoi on se penche, quand on se penche sur nous-mêmes ? Il y a d'autres choses, des événements historiques, qui nous révèlent à nous-mêmes sous un autre jour... Et peut-être d'ailleurs que cet abandon, cette forme de désaveu d'humanité chez l'homme est le produit de ce choc historique ; je fais bien entendu référence à la Shoah, et au visage que l'homme s'est découvert à la libération des camps de la mort. Cette fausse amertume sans risque, sans culture, ce second degré, cette ultra-légèreté, en fait, cette auto-exécration, de l'Idiot moderne est peut-être née de l'impossibilité d'assumer ça, je ne sais pas... essaye de penser l'Idiot moderne comme le personnage d'un roman historique et digressif si le côté " texte philosophique " te fait chier... Chacun d'entre nous peut y trouver un oeil pour lui-même. "

S'ensuit une conversation sur la culture supposée du texte et l'érudition écrasante que nécessiterait la détermination de son objet. L.L.D.M. n'y comprends rien, ne voit pas en quoi ça ouvre le colloque. Ça traîne. On entend " Comment faire émerger ce personnage de l'Idiot moderne sans oublier

l'érudition, mais sans écraser avec l'érudition ". *ça agace L.L.D.M., ça se répète. Il dit* : " C'est marrant, finalement, parce que l'enjeu de ce colloque est de démontrer que les colloques n'intéressent plus personne. " *Jean-Philippe Hautbois, éclaire les propos d'Olivier qu'il semble avoir mieux saisis :*

J.P.H : " Comment on fait, en étant Idiot moderne, pour écrire un texte comme ça, et nous pour le lire.. C'est à dire que, outre le fait que ton texte est effectivement pas cultivé et d'ailleurs j'aurais deux trois questions à te poser là-dessus, outre le fait qu'il soit simple, c'est, théoriquement, comment on peut se permettre la lecture même de ce texte ? Enfin, sa pleine compréhension. C'est-à-dire qu'à un moment il y a une scission qui se crée entre moi, lecteur, et moi idiot. Je crois que c'était un peu ça la question d'Olivier. "

Simon ARTIGNAN : " Oui, je voulais dire que si tu décris une situation à travers un personnage comme celui de l'Idiot moderne et que tu convoques les gens à réagir face à ça, tu le fais, pour le coup de manière très didacticielle. Or on sait très bien que dans le principe de connaissance, l'autonomie est quelque chose de fondamental, et qu'il y a un hiatus entre être un organisateur de colloque qui convoque à cette réflexion à travers un texte qui est contradictoire à mon sens avec le fait d'être ici pour réfléchir sur l'autonomie, et se dégager d'une idiotie moderne. "

L.L.D.M. : " Mais tout texte rendu public peut être entendu comme péremptoire ou pas ; il se trouve que ce texte n'est pas un manifeste, il n'est pas dogmatique. Je ne vais pas rappeler ce que c'est qu'un colloque, non ? Il va s'agir de constituer, finalement, quelque chose comme une communauté négative en quelque sorte ; peut-être pas trouver ensemble des choses à nous dire, mais dire ensemble quelque chose sur une même chose. "

S.A. : " Mais ton texte fait un peu tautologie ; à la fin, je suis pas vraiment

De l'humour libéral ou l'invention de l'Idiot moderne

convaincu que tu nous aies convoqués...”

Raphaël Edelman : “ Je voulais te demander quelque chose : est-ce que tu as réfléchi à une contre figure ?

L'Idiot moderne est caricatural, tout ton texte est filé autour de ça, et je pense qu'il serait nécessaire pour sortir de cette incompréhension d'élaborer une contre figure, qui puisse s'opposer à l'Idiot moderne ; parce que pour moi l'Idiot moderne comme tu l'as dit est une part de nous-mêmes, je l'envisage comme une sorte d'amputation : c'est à dire le fait de s'arrêter sur son moyen critique, d'en rester là...

L'autre question que je me pose, et à laquelle tu pourras me répondre après m'avoir dit quelle était la contre figure, c'est : que vise l'Idiot moderne, si son moyen n'a pas de fin autre que d'être utilisé ? On se rend compte qu'il n'y a pas de jouissance dans l'utilisation d'un moyen pour lui-même, dans ce cas-là, qu'est-ce qui est visé ? ”

L.L.D.M. “ L'absence de toute forme de danger... une espèce de terrible repos. Mais un repos morbide, si tu veux. Mais que d'aucun peuvent trouver parfaitement satisfaisant, c'est dans le texte ce que j'appelle “ baver dans les asiles d'aliénés de la continuité ”. Je disais tout à l'heure que l'eudémonisme a peut-être changé de visage ; oui, on a affaire à un nouvel eudémonisme, que moi je trouve terriblement criminel ; quant à la contre figure, eh bien, nous sommes la contre figure. Je veux dire : puisqu'on est là en train de s'arrêter ensemble sur quelque chose qui fait écho chez nous, de façon assez angoissante pour qu'on en cause, et qui nous pose suffisamment de problèmes pour qu'on prenne plus de deux heures de notre vie à en débattre, qu'on ait assez d'appétit à penser là-dessus, alors nous sommes cette contre figure... d'accord, elle est timide, pâlotte, mais on lui demande pas non plus d'être exemplaire à son tour, d'être sur des barricades. Comme dit Philip Roth dans *Opération Shylock* : “ Arrête, respire,

réfléchis ” ; et bien le seul fait de faire ça ici, c'est dessiner cette contre figure.

C'est une activité qui contrarie l'appétit d'économie maximale et de rentabilité, du temps raccourci, de l'Idiotie moderne. ”

Olivier Thébault-Barbas : “ Ben là, tu réponds à ce que j'essayais de dire tout à l'heure. ”

R.E : “ Oui, en fait, la forme de stabilité qui caractérise l'Idiot moderne, c'est la stabilité du mouvement : c'est à dire d'être dans un mouvement qui ne s'arrête pas, il y a une sorte de cercle qui apparaît. Mais je ne suis pas convaincu que la figure à opposer à l'Idiot moderne ce soit nous ici, parce que nous sommes, d'une part, l'Idiot moderne, et d'autre part la figure manquante. Ce que je comprends mal aussi, c'est que tu convoques un modèle platonicien etc...”



L.L.D.M. : Je le convoque pour l'exclure, quand même ”

R.E : “ Oui, mais en l'excluant tu exclues alors le modèle de l'Idiot ”

L.L.D.M. : “ Attends, ce que je veux faire valoir c'est pas du tout l'opposition entre ces modèles, comme pour régénérer l'ancien. Il s'agit pas non plus d'établir une théorie qui n'ait de regard que pour elle-même, ça, ça s'appelle de la liturgie. Il s'agit pour nous d'imaginer qu'ensuite, dans nos divers secteurs d'activités — il y a surtout des artistes ici, mais je sais pas ce que fait chacun, enfin peu importe — il s'agit que ça ait un écho dans toutes nos pratiques, que ça nous change un peu quand même. Il s'agit de retrouver intacte, généreuse, cette jouissance de l'émancipation par la pensée et le temps qu'il lui faut, il s'agit aussi de retrouver cette délicieuse inquiétude d'être son propre objet. Et il s'agissait pour moi aussi de me

Actes du colloque, SE.P.A - Rennes, janvier 2000

demander pourquoi entre ce que je respecte le plus c'est à dire perdre mon temps pour des choses aussi inutiles qu'extraordinaires, et regarder une connerie à la télé, ben... me demander pourquoi, si souvent, j'ai choisi la deuxième voie... c'était contrarier mon appétit théorique à vivre par un abandon morbide, voilà. Mais attention, quand je parle de



complaisance morbide de l'Idiot moderne, tout le monde a compris qu'elle ne tient pas dans le fait de se livrer à des conneries comme ça, plus ou moins inavouables, en se gavant de ready-trash ; elle tient dans le fait d'y ajouter le commentaire, c'est à dire de substituer aux objets pour lesquels il est vraiment nécessaire de mettre en œuvre un appareil de cognition, de critique, le ready-trash qui en est ni plus ni moins que la ruine, ou la grimace : singer la connaissance, l'érudition etc., pour des objets qu'on consomme comme on prend un bon bain. Je stigmatise pas le goût pour la pop, mais la théorie de la pop. ”

Gilles LEGUENNEC : “ Je voudrais savoir pourquoi tu as choisi, comme ça, le mode de la logorrhée comme modalité d'action ? ”

L.L.D.M. : “ Pourquoi logorrhée?, je ne suis pas malade, je n'ai pas le sentiment de parler sous moi ... ”

G.L. “ Parce que, il y a par ailleurs des pièces, pourquoi le discours n'est pas articulé à ce qui se passe à côté ? Ce qui est montré à côté ? ” (G.L. évoque le fait que le colloque se déroule dans le cadre de l'expo “Rotatives”)

L.L.D.M. : “ parce que ces pièces ne sont pas des objets de discours, elles y sont aussi assujetties (*sourd comme un pot, il n'a pas bien entendu la question*). Et puis là, il s'agit vraiment de parler, c'est autre chose.. ”

G.L. : “ Est-ce que le *faire* n'est pas plus intéressant ? ”

L.L.D.M. : “ C'est une autre idée, et c'est vraiment une autre action, à côté... ”

G.L. : “ Est-ce que là tu ne sombres pas justement dans le principe que tu dénonces, par la prévalence du langage... et du signe ? Est-ce que ce n'est pas là le cœur du problème ? ”

L.L.D.M. : “ Attention, je me bats contre la prolifération et l'inflation du signe ; je n'ai aucun compte à régler avec la domination du langage. ”

G.L. : “ Dans la mesure où c'est ressenti, où le risque a été noté, d'une certaine violence faite par le langage, par, disons, une certaine érudition, je crois que c'est montrer du doigt, justement, le problème à mon sens. C'est à dire que des positions qui sont des positions liées à une analyse intellectuelle peuvent se réclamer d'un *faire* et pas d'un *dire*. ”

L.L.D.M. : “ Et pourquoi pas les deux ? si ce sont des choses aussi disjointes que vous le dites... Le langage, c'est le lieu-même, enfin : c'est MOI, d'abord, il ne s'agit pas ni d'un mode de communication, ni d'un mode d'expression. Il s'agit réellement de mon idéation comme mon propre sujet, le lieu où je suis en formation, où je m'actualise. Le travail artistique ne l'est que dans le cadre de l'atelier ; les œuvres d'art pour moi ne sont que les traces testimoniales de ce qui les a précédées dans l'atelier. Elles ne sont pas, ici, génératives comme... ”

G.L. : “ Mais justement, le problème c'est de situer le *faire* toujours à la remorque d'une idée et je pense ”

L.L.D.M. : “ Eeeh, mais je parle d'action p ”

G.L. : “ ...se doit d'inverser la suite, et mettre le *faire* en locomotive ”.

L.L.D.M. : “ Je faisais une distinction entre

De l'humour libéral ou l'invention de l'Idiot moderne

ce qui peut être vu de mon travail artistique, et cette expérience unique qui est l'expérience d'atelier ; mais que personne d'autre que moi ne peut voir, comprendre, saisir... C'est un peu le problème : s'il y a quand même un mode social, collectif, qui me permet à la fois de faire ce travail d'invention, d'idéation du sujet pour lui-même, et, en plus, d'être avec vous, eh bien, c'est parler."

G.L. : " Est-ce que justement il n'y a pas à trouver un mode qui soit celui de l'existence, disons, d'un rapport à ce qui se fait, un mode d'action qui soit en même temps un mode d'action sociale... Il n'est pas nécessaire de supposer un moment solitaire, je pense qu'il y a vraiment à trouver un échange possible, relativement à des pièces qui seraient non plus seulement montrées, mais actives. Il n'y aurait plus un ensemble inerte, mais un ensemble qui serait activé. A ce moment là, je te verrais mieux camelot, que disons, orateur."

L.L.D.M. : " Je ne suis pas du tout certain, pour ce qui me préoccupe dans ce texte, et dans ce cadre, d'avoir d'autres moyens que celui-là disponible. Aucune des camelotes que je produis dans l'atelier, sonores ou plastiques, ne pourrait aller assez loin dans l'évaluation et la définition d'un objet à penser, qui doit devenir objet pour penser... et autour duquel on puisse se retrouver, et inventer à plusieurs."

G.L. : " Les sons valent aussi, indépendamment du langage..."

L.L.D.M. : " Mais vous pensez déjà à un mode précis ? Moi je n'ai pas assez d'imagination disponible là... c'est assez flou..."

G.L. : " Je pense que des analyses peuvent s'obtenir par le fait de *faire*, d'une certaine manière. Un rapport avec ce qui se fait, et développer, comme ça, un rapport d'intellection. Un rapport aux choses en général. Ça c'est à inventer à mon avis."

L.L.D.M. : " De mon point de vue,

l'expérience artistique, l'oeuvre d'art plutôt, n'a rien à gagner à être impliquée dans une expérience collective. Elle est pour moi, comme le poème, la simple chambre d'écho de la solitude du sujet. Et en dehors de ça elle ne m'intéresse pas. La performance, par exemple, n'est qu'un sous théâtre du corps, qui réactive le mythe du bon sauvage. C'est "

G.L. : " C'est une dimension critique que je vois, une dimension aussi analytique, que je vois possible par le *faire* et qui n'est pas là, encore."

L.L.D.M. : " Ce que je trouve bizarre en fait, surtout, c'est que vous fassiez une distinction tellement grande entre dire et faire. Vous croyez que dire c'est ne rien faire ? "



G.L. : " Si ; la preuve, c'est qu'un micro ça en fait partie.. C'est déjà une action. Mais disons que ça participe trop, dans l'ordre des représentations actuelles, de la prévalence du signe."

L.L.D.M. : " Vu le temps qu'on prend pour le faire, non."

G.L. : " Il n'y a pas que le signe en question, il y a aussi la présence de celui qui parle ou ne parle pas. Et effectivement, il y a de l'être en question."

L.L.D.M. : " Et puis le discours est bien loin d'être seulement la forme du discours quand même ! Vous instrumentalisez le ! "

G.L. : " La possibilité qui serait intéressante, c'est de trouver comme lieu de réflexion l'art, tout simplement. C'est à dire "

L.L.D.M. : "ça peut y aboutir, mais il s'agit d'un travail liminaire, vraiment, dont l'art est aussi l'objet, bien sûr, mais entre autres choses, et puis pas seulement l'objet... et puis j'ai l'impression dans ce que vous dites,

qu'on parlerait par signes : enfin c'est faux ! D'accord, le langage est construit autour de signes, mais moi je ne parle pas par signes, je ne *dis* pas des signes. ”

G.L. : “ Non. Ce sont des mots. ”



L.L.D.M. : “ Ben oui, d'accord : on n'est donc pas dans la prévalence du signe, mais du langage et ”

G.L. : “ Ben moi je pense qu'il y a là beaucoup d'autorité donnée au langage... ”

L.L.D.M. : “ Vous croyez pas qu'elle est légitime ? ”

G.L. : “ Je pense pas, je pense qu'il faudrait construire un mode de *faire* qui soit un mode plus analytique ”.

L.L.D.M. : “ Un détail : s'il existe une peinture d'usage, il n'existe pas de peinture d'usage. Ce serait nier la spécificité, la nature du travail artistique, que de l'imaginer à un certain moment piétiner sur les mêmes plates-bandes que le langage, imaginer que l'oeuvre puisse être un objet collectif dont les éléments puissent être échangés avec la même autorité que nous le faisons en parlant... Je ne connais d'usage que la langue d'usage. Aucune oeuvre plastique ne pourrait répondre à la même nécessité que celle de ce colloque. ”

G.L. : “ Je pense qu'il y a des usages qui ne passent pas par le langage ; il n'est pas nécessaire de dire pour analyser une situation... Les objets parlent d'une certaine manière. ”

L.L.D.M. : “ Ceux qui portent une réelle tension critique, une véritable intention analytique, tôt ou tard, ceux-là aussi finissent par tomber dans la trappe linguistique, par être des objets de commentaire. Je vois mal comment on pourrait y échapper ; le langage

n'est pas hors de moi, forcément, il n'y a pas un objet qui ne puisse pas tomber sous sa coupe. Ça ne me semble pas pour autant réducteur, ou tyrannique, c'est simplement pas grave. Vous montrez ça comme une atroce fatalité, mais si c'est effectivement une fatalité, je ne la trouve pas très encombrante, ni atroce. Ça ne me réduit pas plus d'être de langage que d'avoir deux pieds plutôt que huit tentacules... Ce qui est intéressant, même si tout objet attend sa soumission à la critique, dans le langage, c'est de ne pas assimiler ces objets à sa structure ou à ses spécificités, voire à sa fonction critique, c'est de ne pas prendre les oeuvres d'art pour un paralangage, ça ce serait scandaleux : les y inféoder dans leur espèce... Il est inévitable, et toujours aussi peu grave, que même les oeuvres critiques les plus pertinentes, finissent par être discutées, commentées, analysées... sans attaquer en rien leur intégrité. ”

Simon ARTIGNAN : “ À ce propos, on a vu que des aphasiques, même après avoir retrouvé l'usage du langage, disaient en retrouvant cet usage que la part cognitive n'était pas perdue pour autant ; il ne faut pas simplement dire que parce que le langage fait partie de l'être, il définit obligatoirement l'être. C'est un point de départ qui fausse le débat. ”

L.L.D.M. : “ Tout d'abord je n'ai pas dit qu'il en était une partie ; en plus, pour la cognition : à ton avis, on pense en quoi ? ”

S.A. : “ Non, mais tu dis que c'est une exclusive, et que les oeuvres d'art finissent ”

L.L.D.M. : “ par être commentées, c'est tout ce que je disais ”

S.A. : “ D'accord, restons sur le commentaire : elle ne sont pas appréhendées seulement par le langage. ”

L.L.D.M. : “ Mais bien sûr que non, évidemment, qui a dit ça ? Pourquoi existeraient-elles, si c'était le cas?.. ”

De l'humour libéral ou l'invention de l'Idiot moderne

S.A : “ Quand on te dit : il y a plusieurs solutions, le *faire* en est une, le discours peut en être une autre, si on... si on parle de l'Idiot moderne comme une perte de puissance cognitive, elle ne doit pas être posée exclusivement par le langage comme tu l'as, toi, mis en exergue. ”

L.L.D.M. : “ Mais, une fois encore, je suis d'accord : c'est pour ça que j'ai fait appel tout autant à des artistes qu'à des intellectuels, pour essayer d'imaginer, pour continuer ce travail de prospective. C'est que le début, c'est l'esquisse d'un projet, qui doit aboutir à des hypothèses, leur soumission dans un lieu de rencontres comme celui-là, qui ouvriront à un champ de travail etc. Mais il n'y a que le langage qui puisse organiser ça, le rendre cohérent, possible... Qu'ensuite dans ma pratique, par exemple, tout ça prenne corps autrement, c'est même le but de l'aventure... Je pense que le calendrier, qui est dans la pièce d'à côté, est une réponse à tout ça (L.L.D.M. évoque ici un de ses travaux plastiques, un *calendrier de l'an 55*, qui donne le point de départ de l'histoire à la libération des camps ; visible sur le Terrier, <http://www.le-terrier.net>). Mais c'est une réponse qui en rien, comme aujourd'hui, ne nous permettrait de poser toutes ces questions, latérales, et de peaufiner un modèle théorique, enfin... Ni d'imaginer une suite à ce qui se passe aujourd'hui. ”

S.A. : “ J'entends bien, mais tu dis qu'il y a une organisation chez toi qui tourne autour de la proposition faite à travers ce texte là, c'est là où je disais que c'est sans doute une des propositions — et c'est à mon avis assez juste par rapport à ce que ça relève, ce que tu appelles Idiot moderne, l'absence de pensée collective qui fait acte cognitif ou singulière qui fait avancer l'être, ou repositionner l'être — il va y avoir ici d'autres manières de travailler ou d'aborder ce principe là. Elles ne sont pas exclusives ; si tu te posais la question de savoir pourquoi il y avait si peu de réponses, en tout cas que ça n'engageait pas au *faire*, c'est peut-être parce que la tautologie du

texte le proposait en elle-même... ”

L.L.D.M. : “ De quoi tu parles ? En quoi il est tautologique ? ... Je ne comprends rien. ”

S.A : “ C'est à dire que c'est une proposition qui n'est que du discours sur un texte qui a été écrit, qui est à discuter, qui ne sortira pas, qui, pour l'instant, enfin c'est que du langage ”

L.L.D.M. : “ C'est *QUE* du langage ! Le monde est rond... ”

S.A. : “ ce que je veux dire, c'est que sorti de là, est-ce qu'il y a suite peut-être, je suis pas sûr, au vu de la présentation... ”

L.L.D.M. : “ Mais tu voudrais quoi ? Qu'il fasse pousser des fleurs, tourner une machine à laver ? Qu'est-ce que tu demandes à ce texte, qu'est-ce que tu racontes exactement ? ”



Olivier THÉBAULT BARBAS : “ Peut-être qu'il y a aussi un projet qui s'appelle *Rotative* ici aussi, et c'est peut-être ça que voulait dire Simon... C'est peut-être aussi parce qu'il y a ensuite une association S.E.P.A. qu'il y a des gens ici. ”

S'ensuit une conversation franchement pénible à transcrire sur la redevabilité d'un colloque à la structure qui l'accueille et toutes ces sortes de choses, un truc sur le mode associatif du SEPA, etc. On entend “ non seulement tu as un usage (ça ne s'invente pas, ça. ndr) du langage, désolé, mais tu as aussi un usage de l'associatif ” (O.T.B.). Alors ça patauge ; L.L.D.M. est en train de reformuler la nature d'un colloque, la spécificité du projet, la nature de son objet. Stand by.

Jean-Philippe HAUTOBOIS : “ Je voudrais savoir comment tu conçois l'Idiot moderne à travers les époques... On parlait de ça tout-à

Actes du colloque, SE.P.A - Rennes, janvier 2000

l'heure, mais je me doute que l'Idiot moderne existait déjà chez Sade. ”

L.L.D.M. : “ Je ne pense pas ; ce qui m'a permis de détecter, de dessiner cette figure, c'est vraiment un ensemble de faits et d'attitudes très récents : si je dois situer l'apparition de l'Idiot moderne, de son auto-exécration qui s'ignore, la haine de la pensée, au XIXème siècle, c'est pas innocent ; c'est le moment où apparaît cette croyance que la multiplication des supports de médiation va grandir la pensée, l'acculturation, le savoir... Après?: la radio, etc. Et à mesure que viendront s'y greffer des méthodes si tu veux,



pour diffuser énoncés et discours, ça se fera au nom de la sacralisation de cette grande profusion elle-même, c'est encore, là, la boulimie des moyens, et des signes.. comme si ça avait intrinsèquement valeur de sens. Ça me paraît assez moderne comme conception ; ça naît à peu près avec les feuillets pour édifier les ménagères... Façon de parler...

Quelqu'un voit naître ce mysticisme du média avant ? ”

S.A : “ C'est des questions qui sont posées à la naissance de l'imprimerie avec Gutenberg ; où justement un pouvoir catholique se dit que c'était la perte du sens de la parole sacrée... et qui disait ça ? C'est justement une élite ; on repose la question d'une élite face à l'idiotie. Qui pourrait avoir le monopole de l'élite... à l'époque ça a été l'église pour une part infamante de ce jeu-là. Je sais pas si la poser maintenant avec le net n'est pas revenir à cette question qui s'est posée, à savoir qui maîtrise le sens des signes accumulés les uns aux autres? ”

L.L.D.M. : “ Attends, je parle de l'exemple contraire, celui de l'idolâtrie des moyens, c'est la qu'on place le sacré. Le système on le connaît tous : Attends, j'ai pris une note sur ce procédé... bon.. occuper le terrain ; il faut

commencer par feindre de s'intéresser à un objet ; puis feindre de le trouver saboté (forclos selon toi) par une élite qui l'opacifie, l'éloigne ou bien l'interdit ; puis il faut feindre d'avoir un meilleur moyen d'y accéder tout en feignant aussi de vouloir préserver son intégrité, bien entendu... Il faudra aussi prétendre que tout ça, et bien ça nécessite des aménagements, qui, quels qu'ils soient, préserveront quand même l'intégrité de l'objet... Après quoi, on feindra d'avoir rempli son objectif quand l'objet original aura disparu, que ses amateurs ont disparu, dissous dans ces aménagements ... et qu'il ne reste qu'un objet complètement inutile entre les mains de gens qui ne l'avaient jamais désiré. Tout plaignant, soupçonné de nier les efforts accomplis, est un pisse-froid....J'ai noté ailleurs ce paradoxe sous cette forme : il s'assoie sur ce paradoxe qu'est la normativisation au nom du “ droit à la singularité ”. Ce qui revient à priver ceux chez qui il existait d'un réel besoin, sous le prétexte de pouvoir fournir un besoin qui en est la caricature inutile à une grande partie de la population. Il s'agit d'un mérite dont l'échelonnement, la valeur, est le seul mérite de consommation collective... Et à la fin il ne reste rien, du vent ! Pour ce que tu disais, avec la naissance de l'imprimerie ; c'est la peur de la perte du sens sacré dans la multiplication et la traduction en langue vulgaire de la Bible, ça... C'est plutôt l'exact contraire de l'idolâtrie des médias. Si c'est un mythe du moyen, il y est invaginé, plutôt, par ses détracteurs...”

S.A : “ Ben si, parce que la médiation se faisait par les prêtres et les érudits et qu'il n'y avait que la bonne parole qui était prêchée ; et c'était en cela où tout le culte s'est entouré de fioritures pour maintenir cet état d'allégeance du peuple qui avait ce besoin de croire. Et là-dessus, je trouve que tu fais un amalgame entre le changement d'outils et la prolifération qu'offre un outil et la nécessité de perte de sens à un moment pour une civilisation quand elle se transforme. Je veux pas jouer les bouffeurs de curés, mais il est vrai qu'on a

De l'humour libéral ou l'invention de l'Idiot moderne

moins besoin de cette religion telle qu'elle était pratiquée avant..”

L.L.D.M. : “ Tu veux dire qu'on a plus (+) besoin de celle des médias ? On a plus (-) besoin de sens ? ”

S.A. : “ Non, mais les médias ne constituent pas une religion ; celle à dénoncer maintenant c'est peut-être celle d'un capitalisme mondial, une religion économique, c'est plus ”

L.L.D.M. : “ C'est la même ! Ce qui m'intéresse, moi, ici, c'est les supports de pensée, je me fous comme d'une guigne ici du libéralisme purement économique, sinon comme métaphore. Il m'intéresse en tant que citoyen, mais le sujet, ici, c'est l'économie du signe, et ”

S.A. : “ Ce qui me dérange, c'est que tu évacues par rapport à la notion d'Idiot moderne la notion, c'est à dire en dehors du support, et justement de ce que propose le support qui est en effet un outil excellent pour un libéralisme, et ce titre d'humour libéral me semble assez juste, c'est quand même là que se pose aussi la fabrique de l'Idiot moderne par un esclavagisme moderne qui est purement économique en ce moment. Le média en est englouti et”

L.L.D.M. : “ Est-ce qu'il n'a pas fallu commencer par rogner sur la singularité, par réduire la possibilité de penser le système dans lequel on se promène, est-ce qu'il n'a pas fallu commencer par ne plus proposer qu'un modèle d'idéation qui se fait à l'intérieur du circuit —comme quand on entend Sollers qui passe à la télévision en prétendant que le meilleur moyen de troubler le système c'est d'être dedans, ce qui est on ne peut plus faux— est-ce qu'il n'a pas fallu commencer par prétendre qu'on allait apporter la culture partout avec certains moyens industriels en disant que c'était pour le bonheur de tous, là où on calmait les ménagères avec de la sous-littérature inoffensive dont leurs éditeurs

n'auraient pas voulu chez eux pour s'essuyer le cul, est-ce qu'il n'a pas fallu d'abord tout ce travail idéologique qui présente une véritable haine de la complexité et de la singularité, pour rendre possible cette vassalisation à un modèle unique économique ? Bien sûr que si ! Il a fallu commencer par faire croire que les moyens contenaient intrinsèquement le sens. C'est comme prétendre qu'avec internet le sens est partout, c'est des conneries, c'est la vision la plus Play School du Mac Luhanisme ; pour ce qui est du sens, le web n'est rien de plus qu'un balai à chiotte vaguement amélioré ! On ne peut pas glorifier des supports de médiation uniquement parce qu'ils vont plus loin et plus vite... Tout ce qu'on sait, c'est que celui qui a pris l'avion, celui-là ne sait rien du voyage. ”

S.A.: “ C'est ce que je relève dans le fait que je trouve un peu ambiguë que tu ne parles pas de la solution économique, de ce que j'appelle une nouvelle solution finale ce qui va te choquer mais... comment un pouvoir économique a pu... mais oui, mine de rien ça a produit quelques milliards de morts au passage.. ”

L.L.D.M. “ Oui mais est-ce que ça produit des théories raciales? ”



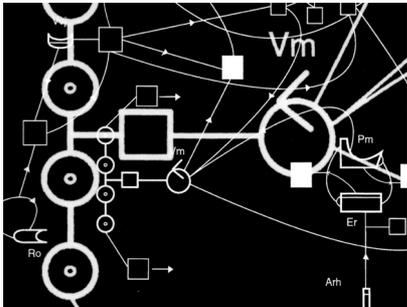
S.A. : “ Oui, mais sur le fait de l'économiquement faible, mais plus (-) humain, ce qui est une autre formule; c'est un sujet que tu n'abordes pas alors que tu dénonces la médiation de cette notion”

L.L.D.M.: “C'est pas faux... Mais bon... parce que ce n'est pas mon objet aujourd'hui Simon, il se trouve que j'en ai un, là, assez touffu déjà, assez serré ”

S.A. “ Mais c'est ce qui me manque à moi... ”

L.L.D.M. “ Mais de toutes façons, ça va s'étayer : moi j'effleure pendant une vingtaine

de lignes la question de la suprématie du signe, et bien c'est l'objet que va développer Jean-François Savang dans deux semaines, tu vois... Raphaël s'intéresse tout particulièrement à la question du comique, du rire, dans cette aventure, l'impertinence... mon texte, je l'ai déjà dit, est un liminaire. On peut commencer à en débattre, mais le débat



sur des trucs particuliers, lui, s'enrichira à chaque texte. Après tout ça, il est pas improbable qu'on aura produit, pas seulement un objet à penser, mais aussi, peut-être, un outil; parce que, effectivement, pour penser autre chose, il vaut mieux penser autrement, se donner de nouvelles méthodes. Il faut attendre un peu que s'élargisse le champ de cette prospective".

Jean-Philippe HAUTOBOIS: " Juste une petite question; tu parlais de l'idiotie en terme de repos, et tu disais : "ce repos est morbide" etc., mais je pourrais entrer dans des considérations aussi comme celles de Simon, par exemple, est-ce que ce repos c'est pas le repos de nations qui se foutaient sur la gueule depuis des siècles et qui aujourd'hui, grâce à cette idiotie des masses, de chacun des citoyens etc., arrive à plus ou moins créer une entente commerciale..."

L.L.D.M.: " C'est sûr, à partir du moment où il n'y a plus de Juifs, il n'y a plus d'antisémitisme..."

J.P.H. : " Bon... Attends; je te parle d'un repos: je voudrais savoir à quel point ce repos est-il morbide et pas mérité? "

L.L.D.M.: " Il est morbide s'il est gagné en ayant foutu au feu l'instrument d'émancipation et de jouissance... Quand la pensée est excrécée à ce point, ce qu'on a haï, c'est ce qu'il y a de plus humain et de plus délicat, complexe, chez nous... Ce qui pourrait nous autoriser à se sentir souverain... Si à ça nous renonçons au nom d'une animalité

bizarrement sur-technologisée, équipée de prothèses, je trouve tout ce gachis assez triste, oui, assez morbide. "

J.P.H. " Si tu veux, me lancer dans l'aventure de ma pensée, c'est quelque chose qui m'excite, terriblement. Mais supporter ta pensée, c'est quelque chose qui peut vraiment me faire chier. Le fait que tu te reposes, toi, idiot, d'un certain côté ça me repose aussi... (*rires du public*) Non, mais je te parle de toi... toi: l'autre. En l'occurrence, je vais continuer à me faire un petit peu l'avocat du diable, mais, est-ce que ce serait vraiment intéressant de vivre dans une société où effectivement l'Idiot moderne ne règnerait pas en maître? "

L.L.D.M.: " Intéressant? Oui, enfin. "

J.P.H: " C'est pas une nécessité de nous foutre sur la gueule à longueur de temps, quoi. "

L.L.D.M.: " Mais ce sur quoi tu tires un trait, enfin c'est quand même très important : tu imagines que ça ne se fait jamais au détriment de quelque chose d'infiniment précieux, tout ça? C'est aussi naïf que de croire que des oeuvres de merde qui tiennent l'attention, le haut du panier, sont pas en train d'abolir des trucs dans l'ombre, des gens qui se disent que de toutes façons, tant qu'à côté il y a autre chose, c'est pas si grave... Oui mais c'est faux: c'est bien parce que le monde de l'édition est tenu par des types qui n'ont plus qu'une seule aventure en tête, c'est décrocher le tirage maximum dont on vend tout à des gens qu'on méprise, que sont mortes depuis les années 70 une centaine de boîtes d'éditions. Toutes les petites boîtes qui faisaient des trucs parallèles, difficiles, toutes celles-là ont disparu. Ce que tu oublies, c'est que cette hégémonie ne permet pas en sous-main la survie de tous les modes d'action ou de pensée en même temps. Effectivement, ça me serait peut-être indifférent que l'Idiot moderne règne en maître, ce qui est le cas, si ça ne mettait pas en danger les choses que

De l'humour libéral ou l'invention de l'Idiot moderne

j'aime le plus. J'ai noté un truc la-dessus, attends; voilà: (*il lit sa note*) Comment s'est opérée la mainmise sur les supports de médiation associée à la déchéance publique de la complexité ? Disons, en gros, que persuadés de l'interdiction de l'accès à la connaissance qu'une élite intellectuelle faisait peser sur la majorité, nos modernes idiots se sont dit un jour, *nous sommes assez nombreux pour être méritants* ; c'était, d'une part, une fois encore, plonger dans l'ésotérisme, c'est-à-dire la superposition systématique des signes aux objets (assimilation purement formelle de leur complexité respective tout en excluant la complexité conceptuelle); et, d'autre part, s'inventer une élite de l'ombre étrangement peu dominante, donc aisément renversable... mais, s'étant trompés d'objet en jalouxant le prestige de la pensée tout en méprisant la cognition, à travers ses objets-mêmes, et se rendant compte du prix que coûte l'amour de ces objets, ils y ont substitué leurs valeurs de pacotille. Ils n'ont évidemment pas brûlé les musées puisque, après tout, ils sont les seuls à les aduler (c'est là la forme de leur *distance*) ; peu à peu, ils en édifient de nouveau, tout à la gloire de leur pacotille. Jusqu'ici, l'idiotie moderne se contente de construire des musées autour des déchets de société qu'elle admire et dont elle encourage la conservation, mais peu à peu, elle remplira les actuels musées avec ces déchets, jugés plus représentatifs d'un patrimoine dès lors que l'étalon devient la mythique " demande d'objet" (c'est l'application de la *populomancie* comme instrument d'analyse, déjà établie pour la télévision); ce travail est commencé en soumettant les œuvres d'art à une analyse, un choix, une description, propres à la consommation des déchets (n.d.l.r: voir le passage sur le *ready-trash* du texte liminaire) Leur confier l'espace critique revient à confier la rédaction de " mythologies " à des catcheurs. Voilà qui est fait ..."

J.P.H: " Là je vais rejoindre Simon... Même si, et là je te cite "c'est la mauvaise

Actes du colloque, SE.P.A - Rennes, janvier 2000

littérature qui fait les guerres", la première fois ça ma choqué; je me suis dit, non, la littérature n'a pas ce pouvoir; finalement si, bon... Même si c'est vrai, le cheval de bataille aujourd'hui est vachement plus économique... Tu citais des chiffres, moi je peux te dire que 80% de l'édition américaine est contrôlée par deux éditeurs..."

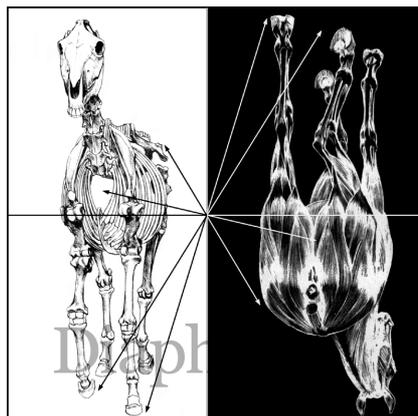
L.L.D.M.: " Il faut surtout pas croire qu'il n'y a qu'un seul secteur de l'activité humaine à la remorque duquel seraient tous les autres... Si on doit essayer d'en penser quelque chose, de toute façon, on va "

J.P.H: " Non, mais la question serait plutôt : comment on se bat? "



La suite de l'enregistrement s'achève dans le brouhaha. Vincent Victor JOUFFE reprend un passage du texte sur la consommation groupale... L.L.D.M. remet la réponse à la session suivante.

Le texte suivant a été lu par l'auteur le 29 janvier 2000. Il s'inscrit dans le cadre actuel des recherches de R. Edelman sur le rire, et s'articule dans son mémoire de doctorat sur ce sujet.



“Une sottise ou une infamie, en se renforçant d’une autre, peut devenir respectable. Collez la peau d’un âne sur un pot de chambre, et vous faites un tambour.”
G. Flaubert - Carnets